

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

Cette présentation s'intitule « Dedans, dehors, entre-deux », sous ce titre, de prime abord naïf, se cache une réalité complexe, peu explorée, celle du lien entre posture de recherche et résultats obtenus, posture et engagement de chercheur.

Je vais donc vous présenter ma posture spécifique de recherche et son évolution au fur et à mesure de ma thèse qui m'a amenée à interroger mon engagement de chercheuse, une question que j'ai tout particulièrement développée dans ma thèse.

Quelques mots d'abord sur mon parcours pour vous dire d'où je parle et éclairer le parti pris que je prends dans ma recherche.

Je suis diplômée de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Lyon où j'ai suivi un cursus intitulé Ville, Territoire, Paysage. Premier paradoxe, j'ai été très tôt une architecte qui ne voulait pas pratiquer l'architecture, tout du moins, pas au sens où on me l'enseignait à savoir la maîtrise d'œuvre, les chantiers, gratter des plans. J'étais donc déjà dehors.

Très tôt dans mes études, j'ai été intéressée par la question des acteurs et de leur impact sur la fabrique de la ville. Après avoir travaillé dans la maîtrise d'ouvrage urbaine. Pour situer les choses, dans les écoles d'architecture, on peut arriver jusqu'au master sans avoir jamais entendu parler de maîtrise d'ouvrage, et, quand celle-ci est évoquée, elle est présentée comme un pis aller pour sous-architectes.

Alors, non contente d'explorer les bas fond de la commande architecturale et urbaine, j'ai eu envie d'aller encore plus loin en m'intéressant alors à une question encore plus taboue, puisque sociale, celle de la maîtrise d'ouvrage sociale. Cette question ignorée des architectes, souvent boudée par la recherche et les autres acteurs, alors même que ses missions sont complexes et nombreuses et que son rôle dans l'aménagement urbain est très important me semblait, pour autant, cruciale.

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

J'ai passé deux années auprès d'un bailleur en Bourgogne où j'étais en charge à la fois d'un volet études et de prospectives autour de l'urbain et du paysage et- c'est là que mon premier paradoxe m'a rattrapée, puisque je me suis retrouvée en charge d'une maîtrise d'œuvre interne. C'est-à-dire que le bailleur et maître d'ouvrage plutôt que d'engager un architecte extérieur qui serait son prestataire, me faisait réaliser ses projets d'architecture sur la base d'un cahier des charges auquel j'avais contribué, et ce alors même que j'étais aussi une partie du temps maître d'ouvrage.

Dedans/dehors, en quelque sorte.

A cette époque si j'avais le projet de faire une thèse et un grand nombre d'idées de sujets, je n'avais pas encore de problématique définie.

A ce moment là j'étais dans le monde professionnel et en dehors du monde de la recherche et j'étais loin de me douter de la difficulté de concilier deux manières de penser radicalement différentes, l'une, de praticienne, inscrite dans une réalité financière et temporelle bien précise et l'autre, inscrite dans un temps long, un *background* théorique et une exigence intellectuelle transversale.

J'ai ensuite passé deux ans, chez un autre bailleur, à Lyon cette fois-ci, qui m'a débauchée pour mes talents de travailleuse transversale j'imagine, pour être en charge d'un projet bien particulier : une commande artistique publique : dix œuvres d'art public sur un boulevard, dix ateliers d'artistes, un lieu ressource pour l'art dans la ville et un important projet de médiation au long cours avec les acteurs socioculturels locaux. Un objet complètement extérieur au logement social que j'ai attrapé de l'intérieur, où j'ai appris à immerger toute une structure dans ce qu'elle ne savait pas et ne voulait pas faire, à savoir un dedans politique.

Durant ces deux années, j'ai pris conscience de plusieurs choses, la première est que je n'étais pas faite pour être chef de projet dans une structure pyramidale, qu'un bailleur qui s'occupe de faire de l'art, c'est un panier de crabes et la seconde c'est que j'avais vraiment envie de m'engager dans une thèse.

Après cette dernière expérience, j'ai passé une année à rédiger ma problématique parce que ce temps n'est pas seulement un temps de rédaction, mais aussi un temps de lecture et de délimitation d'un périmètre de recherche, chose dont il est malaisé de se rendre compte lorsque l'on est inexpérimenté en la matière. J'ai aussi, durant cette année rencontré d'éventuels

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

financeurs pour ma thèse que j'avais alors en projet de mener en convention Cifre, étant fortement attachée à un ancrage de la recherche dans le terrain et dans ce qui me semblait alors être « les vrais problématiques ». Cela m'a permis à la fois de tester ma capacité de négociatrice, car c'est d'engagement financier dont il est surtout question pour l'entreprise, mais surtout à présenter mon projet de thèse à un public différent encore et encore et à le moduler et à l'affiner comme je le fais aujourd'hui avec vous.

Je devais convaincre des praticiens qu'ils avaient un intérêt à engager une chercheuse pour les aider dans leurs questions professionnelles et me convaincre moi que tout cela allait aboutir avant que j'aie fini de grignoter mes économies et Pôle Emploi que monter un projet de thèse constituait une véritable recherche d'emploi.

Cette thèse en Cifre n'a pas pu se faire pour des raisons administratives, mais cela n'a pas entamé mon désir de devenir chercheuse et j'ai continué de chercher des solutions. Quand je dis « chercher des solutions » c'est trouver comment subsister financièrement pendant les 3, 4, 5 ans que dure une thèse et là, il n'y a pas pléthore de choix, décrocher une bourse de recherche, une allocation de recherche, un contrat doctoral ou encore faire de la recherche action et cumuler les contrats précaires. Quant à gagner au loto, c'est parfois plus probable !

L'idée d'un contrat doctoral n'était pas dans mes priorités, car je pensais qu'il s'agissait d'un cadre très voire trop universitaire et moins orienté terrain, je me sentais alors plus légitime en tant que praticienne qu'en tant que future chercheuse.

Puis j'ai compris que mon sujet de thèse était intéressant justement parce qu'il venait de l'intérieur d'une sphère à laquelle les sciences humaines s'intéressaient encore trop peu et qu'il s'inscrivait dans une réalité de pratiques que je maîtrisais.

Ce qui m'amène à mon sujet de thèse qui est les relations entre les acteurs du logement social et les porteurs de nouvelles pratiques artistiques vu sous le prisme de la participation des habitants. Ma recherche explore les relations entre deux groupes d'acteurs, ceux du logement social, dans leurs dimensions à la fois sociales, politiques et urbaines, et ceux des porteurs de nouvelles pratiques artistiques qui se caractérisent eux aussi par des dimensions diverses en plus de la dimension artistique. Mon regard porte essentiellement sur les processus d'interactions et sur ce qu'elles produisent.

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

Le titre, très court, de ma thèse « logement social et nouvelles pratiques artistiques » met lui-même en relation deux types d'acteurs à priori sans lien, il met l'accent sur le ET, ce qu'il cache, ce qu'il produit et ce qu'il ne produit pas.

Logement social et nouvelles pratiques artistiques, couple peu commun que celui-ci ! On voit avec cette association que « les coutures craquent », qu'il s'agisse des acteurs aussi bien et de ce que leurs interactions produisent que des modalités de projet.

Pourquoi des bailleurs sociaux dont la mission est *a priori* toute autre que celle de porter ou de soutenir un projet artistique s'éloignent-ils à ce point de leur objet principal, à savoir la construction, la réhabilitation et la gestion de logements? Pourquoi se risquent-ils à sortir de leurs plates-bandes, alors qu'ils n'en ont *a priori* ni la compétence ni la légitimité?

Pourquoi ce recours à l'art se généralise-t-il auprès des bailleurs ? Fait-il partie de la même tendance que le recours à l'art de la part d'aménageurs et de collectivités ? Est-ce une affaire d'image uniquement ? De marketing urbain ? De paix sociale ? Comment, pour qui et pour quelles finalités de tels projets sont-ils portés? Et surtout que produisent-ils d'un point de vue social, urbain, politique ou même esthétique?

Je vais organiser mon propos de la manière suivante : une première partie où je vais tenter d'expliquer ce qu'implique être dedans, dans l'institution, le terrain, la thèse ; une deuxième partie où je vais parler de ce qu'implique être dehors, s'extraire de, du terrain, du théorique, de la thèse : me tenir à l'écart mais aussi être tenue à l'écart ; enfin, dans une dernière partie, je montrerais que la posture entre-deux, loin d'être un positionnement par défaut, est une posture spécifique du chemin-faisant, concept que je vais développer plus avant.

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

Être dedans

Qu'est ce qui fait que l'on se perçoit, que l'on est perçu comme étant extérieur ou intérieur?

Je vous ai un peu parlé de mes tribulations entre dedans et dehors avant de démarrer ma thèse. J'aimerais maintenant vous en dire plus sur ce que cela implique dans le cadre de ma recherche.

Une idée reçue lorsqu'on évoque la posture d'un chercheur est la distanciation critique dont il est supposé faire montre qui garantit sa neutralité et sa rationalité scientifique. Le chercheur se trouve en dehors de l'objet qu'il étudie, sinon, comment peut-il garantir l'objectivité ?

Il s'agit pour autant de faire une différence entre la distanciation de l'objet de recherche et la distanciation relative à son propre travail de recherche, la distance critique en d'autres termes. Vous aurez vite compris que je ne prône pas une distanciation d'avec l'objet de recherche, bien au contraire, je pense que c'est en s'y frottant, en s'y confrontant que l'on peut alors l'appréhender. D'autant plus lorsque cet objet de recherche est à la fois spatial, politique, social et artistique. Le décentrement devient alors nécessaire, et pour ce faire, il faut être dedans. C'est du dedans que l'on peut atteindre la marge et le bord et finalement être au bord...

La distance critique est une notion que l'on peut attribuer à Edward T. Hall en 1966 qui l'utilise à la fois dans sa dimension physique et géographique que dans sa dimension symbolique, dans les couples proche-lointain, dedans-dehors et inclus-exclus.

Norbert Elias en 1993 rapproche, lui, la notion de distanciation de celle d'engagement. La distanciation est pour lui le propre du scientifique, elle permet de contrôler les affects, mais que faire lorsque l'objet étudié implique de l'affects, des interactions et de la proximité ? Elle permet de sortir de l'engagement de l'homme dans la réalité. Enfin, la distanciation a souvent pour conséquence une dissection des éléments constituant le système et une analyse unitaire, élément par élément, et non une analyse du système dans sa dynamique et dans son unicité. Comment faire dans le cas de systèmes complexes ?

Être dedans, pour moi, cela signifie deux choses, d'abord être dans le terrain et ensuite être impliqué, engagé, par le corps et par la posture, même si ces deux items sont liés l'un à l'autre comme nous le verrons.

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

Être dans le terrain, qu'est ce que cela signifie ? C'est être immergé et je vous le concède la distance entre « être immergé » et « être submergé » est parfois assez ténue.

Ne pas se placer à l'endroit où les autres acteurs mais aussi où les autres chercheurs vous attendent, provoque deux choses, en premier lieu, cela crée des frottements voire des tensions : « ce n'est pas la place d'un chercheur de faire les choses » et en second lieu, on trouve des choses que l'on n'aurait certainement pas trouvées si l'on était restés extérieur.

La recherche est un mode d'agir particulier et il me paraît délicat d'agir de l'extérieur, je parle bien d'agir et non seulement de penser. C'est pourquoi dans ma façon de faire du terrain, j'ai toujours recherché l'implication et la participation la plus complète possible. Bien évidemment, dépendamment des situations, cela n'est pas toujours possible.

Cette méthodologie de recherche impliquée, dont les principes ont été posés par les sociologues de l'École de Chicago, notamment par les interactionnistes dont Howard Becker est l'une des figures marquantes, part du principe que certains systèmes ne sont observables que de l'intérieur.

Libre ensuite à chaque chercheur de trouver comment s'immerger dans ce qu'il a à analyser, mais il semblait délicat, dans le cas de Becker de comprendre les marginaux en ayant une posture en retrait ou une attitude conservatrice sur l'usage des stupéfiants par exemple.

Pour ma part, je n'ai pas réellement choisi mon premier terrain *8^e Art* à Lyon, je dirais plutôt que c'est lui qui m'a choisie. En effet, j'étais alors responsable d'une opération artistique au sein d'un office de logement social chez lequel j'étais salariée, et si j'avais en tête de faire une thèse, je n'étais alors pas techniquement tout à fait engagée dans ma thèse. J'ai néanmoins consigné sous la forme de carnets de bord, sans véritablement savoir ce que j'en ferais, toutes les étapes du projet dont j'avais la charge, des éléments d'analyse, sachant que je les utiliserais ensuite, une fois ma thèse démarrée. Je ne savais pas encore cependant dans quelle direction j'allais, aussi mes notes étaient décousues, dans tous les sens. J'étais au cœur du processus mais en tant que praticienne qui savait qu'elle n'en serait pas toujours une, mais qui n'était pas pour autant encore chercheuse.

Pour ce qui est de mon deuxième terrain *Prenez Racines !* à Lyon, j'étais alors pleinement engagée dans ma thèse et ma démarche de participation a alors été active, mais si certains des acteurs de ce projet savaient que je menais une recherche, ce n'était pas un sujet sur lequel je

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

m'étendais, sauf si la question m'était posée directement. J'étais alors une participante parmi d'autres. Toutefois, n'habitant pas à Lyon à l'époque, je ne pouvais pas faire de terrain tous les jours, même si j'essayais d'y être le plus souvent possible, plusieurs fois par semaine.

Enfin pour mon dernier terrain *Opener* à Dunkerque, ce n'est pas moi qui suis allée chercher un terrain à étudier, ce sont les initiateurs de ce programme artistique participatif qui recherchaient une collaboration avec des scientifiques. Et au vu de la distance, je ne pouvais être présente que quelques fois par an, sous forme de résidences de plusieurs jours. Cette forme concentrée, si elle a pu permettre de nouer des relations avec les membres de l'équipe de la mission Art et Espace Public pilote du programme, n'a pas permis de tisser des liens avec les participants par exemple, avec les élus ou encore avec les structures socioculturelles.

Cette posture d'attente que les projets vous choisissent en quelque sorte est loin d'être une posture passive, c'est une façon d'être attentif, disponible comme le dirait Pascal Nicolas Le Strat. Cette disponibilité qui est la condition d'un agir en commun est un décentrement et même un déboîtement nous dit le sociologue. C'est une ouverture qui rend l'agir, et l'agir en commun possible.

En résumé, j'avais donc un cas dans lequel, j'étais de fait dedans, en tant que participante, mais pour lequel il ne m'était pas possible d'y participer en tant que chercheuse, un cas dans lequel j'étais participante et chercheuse et un dernier cas où j'étais recherchée pour ma compétence de chercheuse.

J'ai fondé une grande partie de mon approche sur ce que j'appelle une recherche-crédation. Comme vous l'aurez compris, j'ai privilégié une observation participante à mes projets et très vite je me suis retrouvée fortement liée, voire à l'intérieur de ces projets. Je me suis alors demandée ce que le chercheur faisait au projet artistique, social et urbain ? Et, ce que le projet faisait au chercheur. En d'autres termes, en quoi ma posture de recherche était influencée par les pratiques des autres acteurs et en quoi leurs pratiques s'hybridaient à la mienne, à mon contact (si c'était le cas). S'agissant de projets artistiques participatifs, j'ai donc décidé de participer, artistiquement en écrivant avec une amie réalisatrice un documentaire sur *Prenez Racines !* et en rédigeant une fiction sur le projet, à la demande de l'artiste. Concernant le court,

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

que nous avons appelé « *Aux arbres citoyens ! Un essai poético-révolutionnaire* »¹, il avait des objectifs multiples, le premier était de déplacer le regard et les *a priori* que les participants avaient sur moi – en tant que chercheuse, car derrière une caméra, ou « déguisée » en cadreuse, je les approchais différemment. L'option du documentaire permettait de capter le quotidien et de me fondre dedans, au bout de quelques semaines, il était normal et convenu que je sois présente sur le site à chaque moment clé. Aussi, pour moi le recours au film était une façon d'être présente au quotidien, de ne plus être remarquée (bizarrement) et d'être autre chose qu'une chercheuse. Par ailleurs, j'avais aussi à cœur de montrer à travers ce court, ma compréhension du projet, à savoir le temps du projet : temps de l'habitant, celui de l'arbre face à celui du chantier ; la déshumanisation de la démolition ou encore ce « faire » fait de stratégies et de bricolage, de quotidien et d'affects.

Concernant la rédaction de la nouvelle, il ne s'agissait pas d'une stratégie d'observation de ma part mais d'une commande de l'artiste qui souhaitait intégrer ce récit romancé du projet à l'édition bilan de *Prenez Racines !* Nous avons alors travaillé de concert durant plusieurs semaines pour produire un type de trame, construire les personnages à la fois sur la base des personnalités existantes des participants et sur celle d'archétypes que l'on retrouvait dans les *westerns spaghetti*. Je l'ai intitulée *Et pour quelques arbres de plus* en clin d'œil au film *Et pour quelques dollars de plus* de Sergio Leone. Ainsi, l'artiste était le cow-boy solitaire, les parrains et marraines des arbres étaient les indiens, la médiatrice culturelle était la guérisseuse, le chargé de mission territoriale représentait la cavalerie et les aménageurs étaient les méchants : les grands magnats de la construction. Les lieux et les situations devaient être grimées, mais pas trop pour qu'elles puissent être reconnaissables, parler à ceux qui les avaient vécus et pratiqués, mais aussi évoquer des choses à un lecteur non participant.

¹ <https://www.youtube.com/watch?v=RfZdfFWBcls>

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

Etre dehors

Après avoir parlé de ce qu'impliquait être impliqué dans sa recherche, de l'intérieur, je dirais qu'il n'y a pas de dedans s'il n'y a pas de dehors et que vouloir être dedans implique parfois, souvent même, être tenu à l'écart, voire d'être exclus.

Ce qu'il est intéressant alors de noter, c'est qui exclut, comment l'exclusion se manifeste et quelles raisons sont alors invoquées?

Cela est extrêmement riche d'enseignements sur toutes les attentes non formulées, en d'autres termes, les demandes implicites des acteurs à mon égard.

Pour illustrer cette posture, plusieurs exemples.

Le premier chronologiquement est ; lorsque j'ai formulé, au bout de deux années de présence chez le bailleur social initiateur du projet *8^e Art*, une demande de poursuite, sous la forme d'une recherche de mon travail sur le projet. Cette demande a rencontré la stupeur de mes interlocuteurs techniques côté bailleur, ils ne comprenaient tout simplement pas pourquoi je leur demandais cela. Je voyais alors qu'à leurs yeux, je m'étais en quelque sorte « servie » de mon emploi dans la structure, pour alimenter ma recherche, que j'étais d'une certaine manière « infiltrée », et d'autre part, ils ne voyaient tout bonnement pas l'intérêt d'une recherche, sur ce sujet qui « n'était pas leur cœur de métier ».

Le deuxième est lors de la rédaction de la fiction commandée par l'artiste de *Prenez Racines!* mon deuxième terrain.

Ce qui est intéressant d'analyser plus que le contenu de cette fable, est son destin. A savoir qu'elle m'a été commandée, mais que je n'ai m'a jamais été rémunérée pour cela, pas plus qu'elle n'a été intégrée au livre bilan de l'aventure car son contenu a été jugé trop décalé et pas assez accessible pour les habitants, aussi, il a été demandé à un acteur culturel local de réaliser un récit qui collait plus aux préconisations du financeur, et non à celles de l'artiste qui était à l'origine de la commande.

Ce que cela dit c'est qu'un contenu trop « fictionnalisé » (trop artialisé en somme) produit par quelqu'un qui n'est pas issu des mondes de l'art est jugé inopportun. Cela posait des questions que j'abordais dans mes recherches sur la légitimité non seulement du chercheur, mais aussi de l'artiste qui partage son expertise et son faire avec d'autres, ou encore des habitants qui

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

deviennent des acteurs artistiques ou politiques. A mon sens, la volonté de faire un texte plus terre à terre par la mission territoriale est un réflexe que j'appelle « politique de la ville », de simplification d'un contenu artistique vers un contenu socioculturel car il y a la croyance que les personnes à qui l'on s'adresse ne sont pas toujours capables de saisir certaines formes de complexité. Cette situation a généré si ce n'est un conflit, mais une tension entre la médiatrice culturelle, responsable de la faisabilité de cette commande, et moi-même et a ouvert sur une discussion sur mon apport de chercheuse qui a été jugé trop loin de la recherche « classique ». Je proposais une vision qui n'était pas celle qu'on attendait d'un chercheur qui s'exprimait, lui, à travers des écrits scientifiques, mais une réflexivité à travers un film ou un récit de fiction. Et cette forme de réflexivité, bien qu'elle ait été d'une certaine manière demandée, a été rejetée finalement.

Par recherche-création j'entends une forme de recherche qui propose des modalités réflexives créatives, ou des modalités de rendu qui empruntent à des formes artistiques, filmiques ou littéraires dans mon cas.

Enfin, lorsque je parle d'engagement de chercheur je parle de la posture de recherche adoptée et de la distanciation opérée, qui dans mon cas ne se trouve pas être une distanciation physique mais une capacité à opérer un va et vient entre intérieur et extérieur et à nourrir ma réflexion de ce va et vient.

Un troisième exemple est celui d'*Opener* à Dunkerque, lors du forum banquet qui correspondait à la cérémonie de clôture du projet. Alors même que l'équipe de la mission responsable du programme artistique avait souhaité la participation active d'une équipe de recherche, au même titre que des artistes et que les habitants et ce dès les prémices du programme, elle n'a jamais été capable de formuler une commande claire et des attentes vis-à-vis de l'équipe de recherche. Aussi, après plusieurs propositions tâtonnantes de ma part, les membres de la mission ont convenu qu'ils n'avaient plus rien à me demander.

Ce que nous disent ces exemples, c'est que l'exclusion n'est pas vis-à-vis de la personne, cela a été le cas à Dunkerque où j'avais et continue d'avoir d'excellentes relations avec les membres de la mission, mais vis-à-vis de ce que représente le monde de la recherche, qui est souvent pour les acteurs de terrain et les techniciens une nébuleuse un peu snob, incapable de produire

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

autre chose que du texte scientifique, du jargon théorique, inopérant sur le terrain, trop loin des préoccupations techniques ou sociales du quotidien.

Ce que cela dit, de plus, c'est que le chercheur, pris dans un univers technique et manifestant sa volonté de faire son travail de chercheur semble louche pour les praticiens. De quoi se mêle-t-il ? Est-il là pour nous apprendre à faire notre travail ? C'est un combat de légitimité.

Paradoxalement, il est autant rejeté que désiré et courtoisé, toutefois, rares, sont les occasions de concrétiser la collaboration avec le chercheur, on ne sait pas quoi lui demander ni comment lui passer commande. A ce titre, la question de la rémunération (et bien souvent de la non-rémunération) du chercheur est très parlante. Le chercheur est supposé de produire un travail d'intérêt général, donc gratuit et le fait de ne pas se poser la question de sa rémunération revient à ne pas le considérer comme un professionnel, au même titre qu'un prestataire technique.

Etre dehors c'est aussi une question de temps, une question de prendre le temps.

Prendre le temps de la recherche est une chose parfois difficile à intégrer pour des praticiens qui eux se trouvent dans un temps découpé, avec des nombreuses échéances, un temps sans trop d'allers-retours. Le temps de la recherche est tout autre, il n'est pas nécessairement plus lent mais il n'est pas ponctué de la même manière. Ainsi donc faire de la recherche, c'est se retrouver par exemple en dehors du temps du projet qui anime tout professionnel de l'aménagement. Il s'agit donc pour le chercheur de faire comprendre sa propre temporalité aux autres acteurs qu'il côtoie et ce n'est pas toujours chose aisée.

Enfin, être dehors, c'est aussi terminer son terrain, ce que l'on a mis des années à construire comme relations de confiance, qui se sont souvent transformées en amitiés et cela est souvent signe d'incompréhension de la part des acteurs des projets. « Mais tu pourrais continuer même si tu as terminé ton terrain » me disaient les participants d'un projet auquel j'avais pris part durant deux ans, je venais sur le site, pas sur le terrain, qui est finalement une expression distanciée déjà. Cette remarque traduisait bien qu'ils ne me voyaient pas comme une chercheuse « classique », qui serait restée extérieure, et qui aurait pu s'en aller, car son processus et sa présence auraient eu un avant, un pendant et une fin, mais moi qui bêchais, qui taillais les arbres, rangeais les outils ou faisais la fête avec eux, je faisais partie du projet, du groupe et parfois même de la communauté.

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

Et pour autant, je devais à un moment m'en extraire pour écrire.

Être dehors, dans la thèse, on l'est un peu au début quand on lit et beaucoup à la fin, quand on écrit.

On fait sortir de soi, non pas seulement de froides analyses, mais des années de lente et patiente implication, des amitiés qui font sens, des distances que l'on a du apprendre à prendre, pour comprendre.

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

Etre dans l'entre-deux

Ce qui m'amène donc tout naturellement à mon dernier item « entre-deux », car quand on voudrait être dedans, et que soit la situation est excluante, soit les acteurs rendent le chercheur marginal, on se retrouve alors « entre-deux ».

On peut sourire en se disant qu'on est alors surtout « entre-deux chaises » et qu'il nous est alors reproché de ne pas faire de choix (entre la pratique et la recherche) et que notre posture n'est que la conséquence d'un non-choix.

A mon sens, c'est tout sauf un non-choix, c'est au contraire une posture à part entière, celle du chemi-faisant, où le chercheur assume qu'il peut être à la fois à l'intérieur du système, observateur, participant et qu'il peut de plus s'observer lui-même agitant voire agissant ce système.

L'entre-deux n'est pas une question interstitielle, même si elle pose la question de la marge et de l'interstice, je m'en explique, c'est pour moi l'affaire de se positionner entre marge et inclusion en quelque sorte.

Marge vient du latin *margo* « bord, bordure », elle représente l'« espace blanc autour d'un texte écrit », puis l'« intervalle de temps, de latitude dont on dispose entre certaines limites » et décrit un espace périphérique à traverser, compris entre une limite et une autre. La marge serait donc incluse dans un système, ou tout au moins dans un rapport entre centre et périphérie, intérieur et extérieur, dedans et dehors. La marge n'est pas extérieure, elle est le bord, l'entre-deux rives, le chemin de traverse. Ce chemin de traverse est fait de marches, de divagations et de cheminement physique et intellectuel, une petite route détournée qui mène là où le grand chemin ne mène pas. C'est un accès par l'oblique, par la transversale (du latin *transversare* : remuer en travers) comme l'aurait entendu l'architecte Claude Parent.

Être de deux bords c'est avoir deux bords et cette posture, comme l'explique le philosophe Bernard Salignon, est un enjambement.

La notion de « marginal sécant » issue de la sociologie des organisations, chez Crozier et Friedberg plus précisément, représente assez bien ce positionnement. Le marginal sécant est selon eux une sorte de maillon, un acteur partie prenante dans plusieurs systèmes d'action en

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

relation les uns avec les autres et qui peut jouer le rôle d'intermédiaire, d'interprète, voire de médiateur en quelque sorte.

Entre deux c'est être en lien, en relation et militer pour l'être.

Etre constamment en auto-reflexivité, dans ce que Pascal Nicolas Le Strat appelle un « chemin du milieu » ; « un mouvement qui va de la constitution de soi, de la subjectivation à la constitution d'un monde, à la construction d'une institution » nous dit il dans son ouvrage *Travailler le commun*.

C'est aussi et surtout être dans un chemin d'incertitude.

Ne pas citer sans l'autorisation de l'auteur

En conclusion, je dirais que se poser la question de sa posture est une façon d'éclairer différemment les résultats de notre analyse, regarder des terrains qui se caractérisent par des acteurs qui débordent de leurs champs et dont les pratiques professionnelles se « contaminent » et des champs convoqués. C'est une façon de rester vigilant, sur son propre apport et ses propres attentes et de démystifier la recherche, pour soi, et pour les acteurs des projets auxquels on participe.

Il n'y a pas de posture *a priori*, il y a des terrains qui appellent certaines postures et des chercheurs qui ne savent pas faire autrement qu'être impliqués, être dedans, dehors et surtout entre-deux.